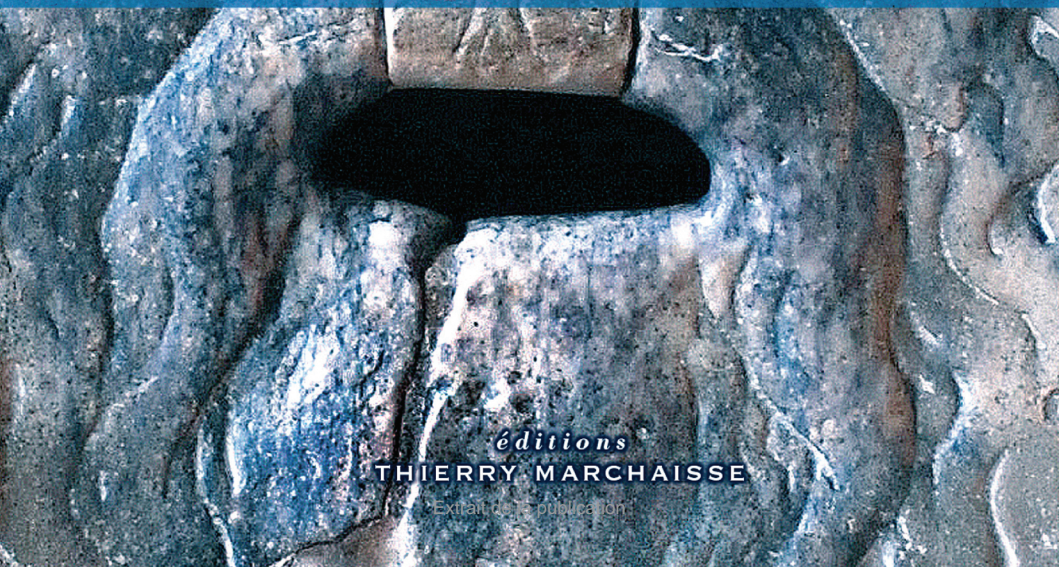




SOPHIE CARATINI
**LES NON-DITS
DE L'ANTHROPOLOGIE**

SUIVI DE
DIALOGUE AVEC MAURICE GODELIER



éditions
THIERRY MARCHAISSE

Extrait de la publication

**LES NON-DITS
DE L'ANTHROPOLOGIE**

SUIVI DE

DIALOGUE AVEC MAURICE GODELIER

SOPHIE CARATINI

**LES NON-DITS
DE L'ANTHROPOLOGIE**

SUIVI DE

DIALOGUE AVEC MAURICE GODELIER



éditions

THIERRY MARCHAISSE



© 2012 Éditions Thierry Marchaisse

Deuxième édition remaniée, actualisée et augmentée; préface et *Dialogue* inédits
(première édition PUF 2004)

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

© Allison Peters Jablonko pour les trois photos de Baruya, prises en 1969

En couverture : *Bocca della Verità* (Rome)

En quatrième de couverture, lettre de Claude Lévi-Strauss à Sophie Caratini (3 juin 2004),
avec l'autorisation de l'auteur et de ses ayants droit.

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

COLLECTION « LES NON-DITS »

Une pratique, une discipline, une science affectent profondément les individus qui s’y consacrent. Mais une telle empreinte n’a-t-elle de valeur que subjective, se pourrait-il qu’elle éclaire en retour les objets, les concepts et les méthodes en jeu ?

C’est le pari de cette collection, qui prend comme fil conducteur les méandres de parcours chaque fois singuliers. On en attend une forme d’intelligibilité qui passe par les coulisses d’un domaine – ses non-dits – pour mieux nous y introduire.

PRÉFACE

L'hiver 1999, sur le terrain africain, je fus victime de ce que je nommerais volontiers un « accident psychique ». Par un mécanisme que je ne m'explique pas, mais que les psychanalystes associent au transfert, j'avais absorbé les effets d'une violence faite à un autre, comme le chamane prend sur lui le mal qui habite son patient et le combat toute la nuit pour pouvoir, à l'aube, l'en délivrer.

Cet événement ne me concernait pas, je n'en avais même pas été témoin, mais il a provoqué en moi une souffrance aussi aiguë qu'incompréhensible.

Pendant toute la durée de mon séjour, je fus envahie par un discours intérieur que je ne pouvais pas maîtriser et qui s'imposait particulièrement à ma conscience aux moments de l'appel à la prière avec des accents de « révélation ». Et de fait, il m'a semblé que tout un pan de la connaissance me devenait accessible. J'avais toujours évité, dans mes investigations anthropologiques, d'aborder les domaines de la croyance et de la religion, même si j'avais relevé le rôle des mythes dans les constructions identitaires et politiques. Il me semblait que pour pouvoir en débattre, il fallait avoir vécu quelque chose dans ce domaine, que je ne pouvais pas me contenter d'être le témoin des croyances des autres

et de recueillir leurs discours. Mais mon éducation, résolument athée, m'avait tenue très éloignée de toute forme d'expérience spirituelle.

Or voilà que tout à coup, le carcan intellectuel étroitement rationaliste dans lequel j'étais toujours restée enfermée avait sauté. Je n'étais pas pour autant tombée dans une « foi » quelconque, c'est le principe de la croyance qui s'en trouvait éclairé : une expérience inespérée pour un anthropologue ! Au-delà de l'état de douleur dans lequel j'étais plongée, ce que mes voix intérieures me disaient me fascinait, j'en comprenais à la fois le caractère inquiétant et l'incroyable opportunité de savoir. Alors, tandis que l'Autre en moi parlait sans que je puisse l'arrêter, l'anthropologue que j'étais aussi prenait des notes.

J'habitais chez des amies mi-peules, mi-lébous, avec lesquelles j'entretenais des liens étroits depuis de longues années, ce qui nous permettait, à moi d'avouer ma détresse personnelle, et à elles de tenter d'y remédier. Il y avait dans la maison une jeune femme de la famille qui attendait son premier enfant. Très éprise de son époux, elle exultait du bonheur d'être enceinte en même temps qu'elle concevait avec une immense terreur l'idée qu'on lui jette un sort, que des envieux, des jaloux, et surtout sa propre belle-mère, experte en « maraboutage » et qu'elle ressentait hostile, fassent « quelque chose » pour nuire au bon déroulement de sa grossesse. Spontanément, nous avons rapproché nos désarrois et toutes m'ont encouragée à la suivre dans ses déplacements, afin de rencontrer, moi aussi, les multiples sortes de tradipraticiens qu'elle consultait assidûment, cherchant à chaque fois à en trouver un autre, puis un autre, et encore un autre... dans les diverses cultures présentes dans son pays.

Tout en menant tant bien que mal quelques entretiens relatifs à l'enquête qui justifiait ma présence au Sénégal, j'ai donc passé la majeure partie du temps de ma mission à courir d'un tradipraticien à l'autre, à Dakar comme en brousse, en quête de secours et

non pour étudier les techniques thérapeutiques locales. À force d'imiter ma jeune amie dans l'usage des formules magiques, des rites de purification, par fumigations ou bains de décoctions de plantes, dans la récitation de la prière, la pratique de l'aumône préventive et surtout l'écoute des mots qui étaient mis sur mon malaise, je finis par ressentir une sorte de soulagement. Je suis rentrée en France apaisée, riche d'une nouvelle compréhension des croyances, des religions, de leurs rapports avec la structure du réel, et du rôle du symbolique et de l'imaginaire dans l'équilibre ou le déséquilibre du corps comme de l'esprit. De son côté, ma compagne n'eut pas le même bonheur : elle perdit son enfant peu de temps après mon départ, et n'a jamais pu connaître les joies de la maternité.

Ma guérison se révéla fragile : au bout de quelques semaines, les troubles réapparurent, me contraignant à me tourner cette fois vers les médecines de l'âme telles qu'elles s'exercent dans ma culture. Je me souviens être entrée dans le bureau de la psychiatre-psychanalyste qui allait être ma thérapeute avec ces mots : « j'ai l'inconscient qui parle tout seul ».

Deux ans plus tard, lorsque au cours de la cure elle jugea que j'étais enfin hors de danger, elle m'apprit que j'avais souffert d'une « fissuration du moi ». Elle me dit aussi que j'avais eu beaucoup de chance d'avoir été en Afrique lors de mon « accident psychique », car j'avais trouvé là-bas une possibilité de rationaliser ce qui m'arrivait, peu important par ailleurs la forme de cette rationalité. Et il est vrai que mes amies, comme les tradipraticiens que j'avais consultés, n'avaient rien trouvé de déraisonnable ni d'irrationnel dans les manifestations dont j'étais le théâtre. Ils y avaient vu au contraire les signes d'une sorte de grâce d'ordre divin ou de don de voyance. Le chef de la confrérie Layène de Yoff, que j'étais allée rencontrer pour débattre avec lui du contenu de mes « révélations » et de leurs rapports avec

les livres saints, m'avait même identifiée comme *sukhna*, ce qui signifie « sainte ». En d'autres termes, l'Afrique m'avait sauvée de l'hôpital psychiatrique.

Durant toute la durée de ma cure psychanalytique, j'ai examiné les conséquences affectives et cognitives de cet accident psychique selon deux points de vue : celui éminemment rapproché de la « séance », et celui plus distancié de l'anthropologue habituée à osciller entre l'implication dans les relations humaines vécues sur le terrain et le détachement indispensable à l'élaboration scientifique. En d'autres termes, j'ai fait de cette expérience une matière, un nouvel objet d'étude anthropologique. Mais que dire et surtout que penser des résultats de cette autre « recherche » ?

En 2003, mon équilibre enfin rétabli, je sollicitai une entrevue avec Claude Lévi-Strauss pour l'entretenir des réflexions que j'avais développées en contrepoint du travail analytique, car j'avais finalement réalisé avec étonnement que l'essentiel de ces « révélations » m'avaient systématiquement conduite à tourner autour des grands domaines de l'anthropologie que lui-même avait investis : la question des structures, la parenté et les mythes. Il m'écouta avec attention et, sans répondre directement à l'interrogation que ma relation contenait, me répondit simplement, mais avec fermeté : « il faut écrire ! »

Écrire, oui, mais écrire quoi ? Comment articuler, sur une quête de sens très personnelle, un propos de portée générale ? Et surtout comment légitimer le passage ? Je ne savais trop quelle suite donner à cette injonction d'écriture, quand, quelques mois plus tard, Thierry Marchaisse m'invita à rédiger, pour la collection « Libelles » que François Jullien venait de fonder aux PUF, une sorte de pamphlet sur l'anthropologie qui bouscule les idées convenues. Telle fut l'ultime coïncidence qui m'a finalement plongée dans l'écriture de cet *essai* d'épistémologie teinté

d'autobiographie, dont l'expérience traumatique est à la fois le pré-texte et l'objet implicite¹.

À la question de l'anthropologie, j'ai substitué celle de l'anthropologue. Plutôt que de revenir sur l'histoire de la discipline, ses hommes et leurs œuvres, j'ai centré ma réflexion sur « le terrain » tel qu'il est pratiqué en anthropologie, en interrogeant dans le même temps ce qui précède et ce qui suit ce moment fondateur. Il est en effet convenu de considérer cette méthode, qui fait à la fois la force et la faiblesse de la discipline, comme un mode contestable d'approche des phénomènes car lourdement entaché de subjectivité. Cette « insuffisance » au regard de l'idéal scientifique a longtemps justifié que les anthropologues maintiennent dans l'ombre cette part de leur travail, même s'il y a eu de prestigieuses exceptions. Pourtant, au-delà des aventures individuelles, il est heureusement possible de déceler des constantes, et c'est à ces constantes que j'ai voulu m'attacher, cherchant à les débusquer aux détours de ma propre pratique ; la seule qui me soit accessible sans restriction aucune, et pour cause.

L'écriture est un moment de mise en ordre de la pensée qui s'apparente à une sorte de course vers l'inconnu, même lorsqu'elle s'élabore dans la phase ultime d'une longue maturation. C'est donc au fil de la plume que m'est apparue dans toute son ampleur l'importance du traumatisme comme mécanisme de construction du savoir. Et que j'ai réalisé, plus précisément, comment la combinaison de divers traumatismes – y compris celui du terrain – participe de l'originalité de l'approche anthropologique, et même de sa valeur en tant que tentative d'appréhension puis de compréhension des réalités humaines.

¹ Une première version est parue aux PUF en 2004. Cette nouvelle édition a été remaniée, actualisée et augmentée. La présente préface et le *Dialogue avec Maurice Godelier* sont inédits.

J'entends ici par « traumatisme » le façonnement de l'être, le cisèlement de la conscience, tout ce qui, somme toute, participe de l'apprentissage. Il s'agit en effet d'examiner ce « trou » advenu dans le discours du sujet, dont il est aussi question lorsqu'on parle de « subjectivité », comme une procédure cognitive féconde et non seulement comme une cassure, un manque ou une faiblesse. Cet ouvrage est donc un pamphlet paradoxal en faveur de l'anthropologie qui met en évidence la valeur heuristique du traumatisme du terrain.

Si le propos est de montrer la singularité de la recherche anthropologique et de mettre en valeur les atouts de cette « science de l'homme », si fragiles soient-ils, il est important de rappeler que le contexte dans lequel elle s'exerce actuellement est bien différent de celui que ses fondateurs ont connu. Le fait même que de plus en plus de chercheurs intègrent la posture réflexive dans leur approche peut d'ailleurs être lu comme un indice des transformations en cours.